

Jules Peyras

LE SABRE DE DAMAS



DIEU ET LE ROI

Jules Peyras

Le Sabre de Damas

Dieu et le roi

© Jules Peyras, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1150-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Je voudrais n'être pas Français, pour pouvoir dire
Que je te choisis, France, et que dans ton martyre,
Je te proclame, toi que ronge le vautour,
Ma patrie et ma gloire et mon unique amour. »

Victor Hugo

Recueil « l'année terrible » – 1872 – Poème « À la France »

Prologue

Lettre de Marie Louise Madec à Monsieur Achard, éditeur, rue des trois Portes, Paris cinquième.

Le quinze juin 1974.

Monsieur,

J'ai attendu bien du temps avant de vous écrire. Mais c'est mon neveu Jean qui a insisté. N'importe comment, il fallait bien que je fasse quelque chose de ces gros livres qui sont avec notre famille depuis cent ans et plus.

Excuser pour ma manière d'écrire, mais je suis été peu à l'école de notre village car je suis partie comme bonne à Paris dès mes treize ans et j'ai peu eu d'occasions de faire des lettres. Et même je peux bien le dire, bien que j'aie eu bien honte dans ma jeunesse, mais arrivée à Paris, je ne comprenais rien du français, une fois à Montparnasse, si habituée que j'étais à parler en notre langue de Basse-Bretagne. Et même, lorsque les parisiens me parlaient, rien je ne comprenais, tant nous parlions le français à l'école avec notre accent breton. Mon Neveu René Madec qui a appris le breton sur les genoux de sa Maman me dit que je parle le français comme est formé le breton. Tu parles du *galleg saout*¹ qu'il me dit. Enfin, c'est pour cela que mon français écrit, peut vous paraître drôle, enfin bizarre comme vous dites ici.

Bon, vous vous doutez bien que je ne vous écris pas pour cela, mais pour le livre de mon arrière-arrière grand-père ou même plus, enfin du temps de Napoléon. En fait de livre, il y en a plusieurs en quatre cartons. Peut-être cela fait un livre ou trois ou quatre, je ne sais pas, je n'ai pas de temps avec moi pour savoir.

C'est que maintenant que je suis arrivée vieille, je dois partir pour l'hospice,

enfin mon neveu dit que ce n'est pas un hospice, que c'est beaucoup mieux. Mais pour moi c'est un hospice où l'on met tous les vieux pour plus les voir parce que pour les jeunes, il n'y a rien de plus laids que les vieux et cela leur fout le bourdon, comme ils disent les enfants de mon neveu Jean. N'importe comment, j'ai mis mon nom pour aller à la maison des vieux de Clamart. Je vais envoyer mes choses avec moi là-bas et le mieux c'est que les livres soient avec vous. Du plaisir vous aurez à lire tout cela, c'est sûr et les lecteurs instruits aussi, sûr.

Donc, pour en venir à notre histoire, après des années de travail et d'épargne, j'ai acheté une chambre de bonne sous les toits, rue de la ferronnerie. C'est là que Henry IV a été assassiné, paraît-il par Ravaillac. Mais vous savez cela, instruit comme vous êtes. Enfin, il y a très longtemps et puis ça n'a rien à voir avec mon aïeul. C'est en rangeant toutes mes affaires dans mon petit logement que j'ai trouvé les quatre gros cartons contenant les écrits de Corentin Larour, qui n'avait pas mon nom de famille car c'est un aïeul par ma mère qui était une Larour. À voir tous ces livres que mon neveu René Madec m'avait laissés il y a quinze ans, cela m'a fait pleurer car tout cela me rappelle notre ferme à Landudal où mon père conservait précieusement les livres de notre ancêtre. René Madec ne trouve aucun goût à lire ces vieilleries, comme il dit. Oh moi non plus, jamais je ne les ai lus ces livres. C'est un français bien trop savant pour moi. Mais mon père qui disait les avoir lus, m'avait dit que c'était le récit d'un des plus grands héros Bretons de tous les temps. Pierre Madec, mon père, ne mentait jamais, mais il est vrai que de sa vie je ne l'entendis jamais parler français. Peut-être il savait le lire ?

Il fit seize enfants vivants à ma Mère, car d'autres moururent très jeunes. J'avais huit frères et aucun ne revint de la guerre de quatorze. Ma mère en mourut en 1919 et mon père en mourut lui aussi mais plus lentement par le vin rouge en 1925. Enfin, de mes sœurs, seules quatre se marièrent et les autres, comme moi, ont été avec un patron à Paris pour faire bonnes.

Sans cette guerre, nous serions tous avec plus d'éducation. C'est là que je voulais en venir. Avant de mourir, je voudrais bien que ces livres ne finissent pas à la poubelle. C'est un peu comme si on y mettait ma Mère, mon père et leurs ancêtres. En regardant par ma petite fenêtre de ma petite chambre sous les toits, je ne vois au milieu de tout qu'un immense grand trou, celui des halles de Paris qui ont accompagné presque toute ma vie, si on en soustrait ma jeunesse bretonne. Dans le journal « France soir » j'ai lu qu'un Italien, Marco Ferri,

faisait un Western dans le trou. J'ai vu, c'est vrai, depuis ma fenêtre, des Indiens et des tuniques bleues comme à la télé, mais en couleur.

Mais après cela, il y aura des constructions, du bruit et tout sera différent de ma vie d'avant.

Tout doit donc disparaître, je n'ai même pas eu d'enfant et ne me suis jamais mariée. Je n'ai eu que deux ou trois bons amis forts des halles, mais aucun ne me mit la bague au doigt. Un seul vrai ami, le curé de Saint-Eustache. J'ai travaillé douze heures par jour, six jours par semaine pendant soixante-deux ans et jamais malade, mais j'ai arrêté il y a deux mois et ma petite retraite ne me permet pas autre chose que l'hospice. Il faut bien s'y résoudre. Je ne peux laisser dans le néant, comme dit M. le Curé, la mémoire de mes père et mère après moi.

Dans quelques jours, je serai à la maison de retraite des glycines de Clamart et je crois que je préférerais mourir avant. Mon neveu Jean dit que tout est arrangé avec la sécu et la maison de retraite et que ma chambre, rue de la ferronnerie est devenue la propriété de la sécu et que ma pension à la maison de vieux ne coûtera rien à personne.

Quelle honte, ma grand-Mère était à la ferme avec mes parents et les seize petits, cela avait du sens et du bon. Mais ce monde d'aujourd'hui est un monde cruel où il y a peu de réconfort.

Je vais mettre un cierge et un gros devant Madame Marie à l'Église Saint-Eustache que je vois maintenant de ma petite fenêtre, car je n'en ai qu'une. Je la vois, car avant, les pavillons Baltard la cachaient. Et ce cierge, c'est pour que Marie vous influence pour que vous publiiez ces livres.

Jean vous apportera en voiture les livres, rue des trois portes avec la présente lettre. Vous verrez, mon neveu est un bel homme grand et blond car son père était lorrain et il a beaucoup de facilité pour la parole. Représentant de commerce il est. Ne lui proposez pas un coup fort car celui-ci peut envoyer cinq de rang sans broncher et prendre sa voiture DS, sans dévier de la route à toute allure. Celui-ci partira du côté d'où il penche, c'est sûr. Mais ne lui facilitons pas la chose. Il est très sympathique mais il ne peut pas me prendre chez lui, les logements sont tellement petits à Paris. Il ne me l'a d'ailleurs pas proposé. Vous pouvez m'écrire à Clamart à la maison de retraite.

Bien vôte

Marie-Louise Madec

Chapitre 1

*Ti pont glas*²

Nous sommes le sept mai 1865. Demain, je serai encore plus vieux. Je suis né le huit mai 1780. Marbot³ disait, à la fin de sa vie, qu'il avait eu la chance de pouvoir surnager au milieu des multiples tempêtes qui étaient survenues pendant le temps de notre génération, ce fut aussi mon cas. Il disait également qu'il était prêt à revivre tous les gestes de sa vie de la même manière, je n'en dirais pas autant. Je pense que je cacherai ces écrits pour ne pas choquer mes enfants et mes petits enfants qui m'ont intimement fréquenté. Je serais donc, peut-être, inconnu de mes futurs lecteurs. Le temps d'écrire ces quelques cahiers, je pourrais à nouveau repenser à tous ceux que j'ai pu croiser et aimer lors de ma tumultueuse existence.

« *Me zo ganet e Ti pont glas e kishen kroazh an turk, e Breizh izel* » : Je suis né à Ti pont glas à côté de la croix du turc, en Basse-Bretagne.

Autrefois, il y a longtemps, au Moyen Âge du temps des croisades, un Turc mourut en Palestine de la main d'un Breton et la légende dit qu'il est apparu, près de *ster goz*⁴ en Landudal, à cheval brandissant un sabre doré, demandant des comptes en sa langue, d'une voie terrible et menaçante.

Il surgit au crépuscule d'une nuit de novembre, le mois noir, disent les Bretons, ou peut-être encore, on ne se souvient plus, un soir de mois d'août, dans l'éclair d'un terrible orage, plein de violence et de courroux, près du pont au muret recouvert d'ardoises bleues.

À coup sûr, ce Turc devait vouloir maudire notre village.

Pour conjurer le sort, les paysans de Landudal érigèrent une croix de granit à la croisée des chemins, proche de *Ti pont glas* sur la route de Briec.

Pour le peuple de Basse-Bretagne, un Turc fait peur, tout autant que l'*Ankou* le moissonneur d'âmes, celui que l'on ne peut vaincre. Mais les gens et les êtres que l'on ne connaît pas inquiètent. J'ai connu de nombreux Turcs, des Arabes, des

Kurdes, des Coptes, des Arméniens, j'ai aimé certains de ces hommes, par contre beaucoup m'ont épouvanté, sûrement parce qu'eux aussi devaient être effrayés.

J'ai surtout compris que nous étions tous des hommes.

Mon père et ma mère étaient tous deux journaliers dans la paroisse de Landudal, la paroisse d'origine de ce *korn bro*⁵, fondée au lointain temps du Moyen Âge lors des migrations Bretonnes.

Nous ne parlions que le breton de Cornouaille et nous ne connaissions aucune personne utilisant une autre langue. Peut-être, le vieux seigneur de Trémarec et M. le curé employaient le français avec des gens de qualité mais nous n'en savions rien.

La maison de *Ti pont glas* où nous habitions ne comprenait qu'une pièce pour cinq personnes, mes parents, mes deux petites sœurs et moi. Très peu de meubles comme on peut bien le voir encore aujourd'hui, si l'on voyage en Basse-Bretagne chez certains paysans pauvres. La famille possédait un coffre, que mon père avait fabriqué et trois lits clos, des lits en forme de caisse qui nous préservaient du froid et des créatures de la nuit dont nous avions peur tout petits. Des armoires lits, j'en vis aussi en d'autres provinces de France, durant mon existence, chez des paysans auvergnats ou picards. Un autre bien, très important, la marmite que ma mère tenait de sa dot et qui lui était presque aussi chère que ses enfants, les vêtements et ce n'était pas loin d'être tout.

Une partie de la maison était en fait une étable où nous avions installé une vache, un âne et quelquefois un ou deux moutons. Nous étions séparés d'eux par une cloison de bois, qui laissait s'insinuer leur odeur suave et amicale et surtout leur chaleur indispensable durant l'hiver, *ar gouan* en breton.

Eh oui, les mots bretons viennent de mon enfance et j'ai pour cette langue une grande tendresse, même si le breton m'a semblé être une prison au début du long voyage que fut ma vie. C'était une vraie barrière que je sus surmonter, le temps de maîtriser la langue française ou plutôt dans un premier temps, les patois proches du français. Par contre, si mon destin avait été de rester laboureur en Basse-Bretagne, cette belle langue m'aurait accompagnée et seulement elle avec bonheur une vie entière.

Mais restons à la douceur de l'enfance, à la douceur du visage de ma mère qui